

Mes rencontres avec Lénine à Genève et à Paris

Tout au début du printemps 1904, après sept mois de détention dans la prison de Perm, je fus remise en liberté pour « faute de preuves ». J'avais été incarcérée en même temps que mon frère et d'autres camarades, accusés d'appartenir à l'organisation social-démocrate de Perm. Je me remis immédiatement au travail révolutionnaire. Mais un mois plus tard, devant l'imminence d'une nouvelle arrestation, mes camarades de Perm m'aidèrent à fuir à l'étranger. Ils me donnèrent une adresse à Samara d'où l'on me dirigea sur la petite ville frontalière de Souvalki. Ici on devait organiser mon passage de la frontière.

Il s'effectua avec une extrême simplicité et ne coûta que quinze roubles, dont une bonne partie alla au chef du peloton des gardes-frontières, tandis que le petit soldat de faction ne reçut que vingt copecks pour se payer une bouteille de vodka, comme me l'expliqua le guide. Je traversai un étroit ruisseau et quelques instants plus tard j'étais en territoire allemand. Mon guide m'accompagna jusqu'à Goldap, petite ville allemande, où je me rendis à l'adresse qu'on m'avait donnée à Souvalki. C'était celle d'un tailleur, un social-démocrate, chez qui je passai la nuit. Le lendemain il me remit un billet de chemin de fer pour Berlin, d'où je partis pour Genève.

Ici, je ne rencontrais pas Lénine tout de suite. À l'adresse que l'on m'avait donnée, rue de Carouge, je fus accueillie par [V. Bontch-Brouévitch](#) que je pris tout d'abord pour Lénine. Il se nomma et m'annonça que Vladimir Ilitch et [Nadejda Konstantinovna](#) étaient absents de Genève, mais qu'ils allaient bientôt revenir.

Bontch-Brouévitch m'accueillit très cordialement et me proposa de travailler au bureau d'expédition bolchévique de la littérature du parti, dont le Comité central lui avait confié la direction. Ce bureau était situé lui aussi rue de Carouge. J'y rencontrais V. Vélitchkina (femme de Bontch-Brouévitch), [M. Liadov](#) et sa femme L. Mandelstam, F. Iline, les [Lépéchinski](#) et nombre d'autres bolchéviques, militants du parti. C'étaient tous d'excellents camarades dont la fréquentation était non seulement agréable, mais instructive, car ils vous aidaient à comprendre la situation complexe qui s'était alors créée dans la colonie d'émigrés politiques.

Avant mon arrivée à Genève, je n'avais pas une idée très nette de l'essence et de la portée des divergences entre bolchéviques et menchéviques. Mais même le peu qui parvenait jusqu'à nous, nous faisait pencher en faveur des bolchéviques. C'est pourquoi, lorsque j'arrivai à Genève, peut-être d'instinct plutôt que par raison, toutes mes sympathies allaient aux bolchéviques et j'entrai d'emblée dans leur milieu. Ce n'est qu'à Genève, en lisant la littérature du parti sur laquelle je me jetai avidement, et surtout l'ouvrage de Lénine *[Un pas en avant, deux pas en arrière](#)*, et après des entretiens avec des camarades aînés, que je compris la profondeur et le caractère irrévocable des dissensions entre bolchéviques et menchéviques.

L'absence de principes idéologiques dans la position des menchéviques déterminait leur ligne de conduite aussi bien en émigration qu'en Russie. Dans la presse et les réunions, ils calomniaient les bolchéviques, accusaient Lénine de visées dictatoriales, de vouloir s'emparer de la totalité du pouvoir dans le parti, le bonapartisme et, de façon générale, de tous les péchés mortels. Ils trompaient les organisations du parti en Russie, s'appliquaient à faire échouer les réunions organisées par les bolchéviques à Genève, falsifiaient les résultats du vote lors de la mise aux voix des résolutions. En un

mot, ils créaient une atmosphère de chicane, suscitaient des bisbilles fractionnelles, parfois insupportables. Ils s'efforçaient d'attirer à eux chaque militant qui arrivait de Russie et dans ce but ne se gênaient pas d'avoir recours à des procédés démagogiques.

C'est dans cette atmosphère tendue, compliquée et pénible que vivait la colonie d'émigrés, lorsque j'arrivai à Genève dans l'été de 1904. Lénine et Kroupskaïa rentrèrent bientôt. La rencontre avec eux me fit une très vive impression. Je fus frappée de leur simplicité, de leur humanité, et aussi du don de pénétration extraordinaire de Vladimir Ilitch. On eût dit qu'il voyait au travers des gens.

Nadejda Konstantinovna était chargée de la correspondance clandestine avec les comités et autres organisations bolchéviques. Dans ses mémoires, elle écrit que pendant la période de lutte pour le IIIe Congrès ¹, le nombre de lettres atteignait 300 par mois. Elle m'offrit de l'aider dans cette besogne et j'acceptai avec joie.

En travaillant avec Kroupskaïa je m'attachai à elle. C'était une excellente nature, calme, de caractère égal, bienveillante et pleine de sollicitude, toujours prête à venir en aide à chaque camarade. Elle possédait de vastes connaissances théoriques et une grande expérience du travail du parti. En émigration elle se consacrait entièrement à l'important travail que représentait la correspondance avec les organisations clandestines du parti en Russie, travail qu'elle accomplissait quotidiennement sous la direction immédiate de Lénine.

Après avoir dépouillé le nombreux courrier et les correspondances de Russie adressés à Lénine, Nadejda Konstantinovna l'informait minutieusement de la situation dans nos organisations illégales. Elle était le meilleur aide de Vladimir Ilitch, connaissait à la perfection les cadres des révolutionnaires de profession, gardait dans sa mémoire les noms et les surnoms des camarades du parti, savait apprécier à sa juste valeur chaque militant.

La correspondance avec la Russie était une besogne ardue qui demandait une grande application et beaucoup de temps. Elle consistait en une série d'opérations : on triait les lettres reçues, on les « développait », on déchiffrait la partie secrète du texte et la recopiait. Il fallait ensuite rédiger le texte de la missive adressée en Russie, en chiffrer la partie secrète, l'écrire à l'encre sympathique entre les lignes rédigées à l'encre ordinaire, et dont le contenu ne devait pas éveiller la suspicion des agents de l'Okhrana. Il arrivait souvent que le texte chiffré des lettres reçues contenait des erreurs ; alors on devait longuement s'appliquer avant de parvenir à les lire. Il arrivait aussi qu'une lettre s'étant égarée, ou à la suite de la « chute » d'une organisation, on recevait une lettre avec un code nouveau, inconnu, et c'était alors toute une affaire pour en découvrir la clef. Parfois le texte à l'encre sympathique ne se développait pas. Il fallait donc par l'entremise de la « Boîte aux lettres » demander qu'on réécrive la lettre.

Vladimir Ilitch suivait de près la correspondance avec la Russie. Le texte des lettres était généralement rédigé par Nadejda Konstantinovna au nom de Lénine ou par lui-même. La partie technique incombait à Kroupskaïa et lors de mon séjour à Genève, je l'aidais dans cette tâche. Il serait difficile de surestimer la portée qu'avaient les lettres de Lénine pour les comités du parti en Russie. Elles les unissaient et les ralliaient sous une direction unique. Les bolcheviks qui militaient dans l'illégalité les attendaient avec impatience et les lisaient avec émotion.

Nadejda Konstantinovna rédigeait avec Lénine la « Boîte aux lettres » qui, dans les conditions du travail clandestin, avait une grande importance. Dans un style laconique et dans des termes

¹ Il s'agit du IIIe Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (qui se tint plus tard, en avril-mai 1905, à Londres). Les bolchéviks luttèrent pour que le congrès fût convoqué au plus vite, car l'activité désorganisatrice des menchéviks freinait le ralliement du parti et l'élaboration d'une tactique marxiste unique dans les conditions de la révolution montante en Russie.

intelligibles seulement pour le destinataire, on donnait des instructions et des conseils, on demandait des renseignements, on annonçait la réception ou la non-réception de telle ou telle lettre, l'impossibilité de déchiffrer une missive, etc. Durant la période où les bolchéviks n'eurent pas leur propre organe (de novembre 1903 jusqu'à la fin de 1904) on ne savait pas où imprimer la « Boîte aux lettres ». Mais quand le journal *Vpériod* (En Avant) commença à paraître, il y en eut une dans presque chaque numéro ², et parfois elle était assez volumineuse. Ainsi, dans le n° 9 du *Vpériod* elle occupait 29 lignes. Voici, à titre d'exemple, la « Boîte aux lettres » du n° 15, en date du 21 avril 1905 :

« À Nata. La lettre n'a pu être développée, la solution est trop faible... À Spitsa. La lettre avec la résolution n'a pu être développée. À Kolia. Reçu la lettre et les adresses. À Vladimir. Reçu la lettre. Merci. Odessa « À un lecteur de province ». Votre lettre est très intéressante. Continuez d'écrire. À T-ra. Reçu les lettres n°5 1, 2, 3 et 4. Les 2e et 3e en deux exemplaires. Répétez l'adresse pour les lettres. À Lola. Avez-vous reçu les lettres et l'argent ? À Anton. Reçu la lettre. À F.S. La troisième adresse est excellente. À l'auteur de la protestation contre l'« Iskra ». Nous vous remercions, mais ça ne vaut pas la peine d'être imprimé : on ne peut contenter tout le monde et son père. À S.S.D. Avons reçu la lettre et la résolution. À Antonina. Recevons. »

Je venais chez Nadejda Konstantinovna dès le matin et j'y travaillais la plus grande partie de la journée. Les « Ilitch » habitaient rue de David un modeste logement comprenant deux pièces avec une fenêtre chacune et une cuisine. Ils vivaient avec Elisavéta Vassilievna, la mère de Kroupskaïa, une petite vieille très sympathique qui ne quittait presque jamais sa fille et vécut avec elle jusqu'à la fin de ses jours. Lénine avait beaucoup d'amitié pour elle et de son côté elle l'adorait.

La famille Oulianov menait une existence des plus simples. Elisavéta Vassilievna s'occupait du ménage, faisait le marché, la cuisine, rangeait les pièces. Toujours calme, méthodique, elle prenait grand soin de Nadejda Konstantinovna et de Vladimir Ilitch. À ses rares moments de loisir, Nadejda Konstantinovna l'aidait. Elle me disait souvent que les travaux ménagers ne lui étaient pas à charge, mais ce qui était pénible, c'est de devoir y penser.

Nadejda Konstantinovna et sa mère occupaient une pièce, Vladimir Ilitch l'autre. Ces pièces étaient très modestement meublées, comme celles d'un simple ouvrier. Dans la chambre de Lénine il y avait un lit de fer avec un matelas de crin, une petite table, deux ou trois chaises. C'est ici qu'il recevait les camarades arrivés de Russie, s'entretenait avec eux. Pour travailler, il allait à la Bibliothèque publique de la Société de Lecture, très confortable. Il s'y rendait dès le matin et rentrait déjeuner, puis y retournait jusqu'à l'heure du thé du soir. Autant que je m'en souviens, les « Ilitch » déjeunaient à quatre heures de l'après-midi. Parfois j'acceptais leur cordiale invitation et restais manger avec eux ; quand on était surchargé de travail, je prenais aussi chez eux le thé du soir. J'appréciais particulièrement ces occasions. Généralement, Vladimir Ilitch était enjoué, plaisantait, taquinait Elisavéta Vassilievna l'assurant que la plus terrible punition pour un bigame était d'avoir deux belles-mères. A table, il ne parlait jamais affaires, mangeait avec appétit, jamais ne faisait d'observations et, semblait-il, ne s'intéressait guère à ce qu'il mangeait.

Je me délectais dans l'atmosphère d'amitié qui régnait dans cette famille professant de nobles idéaux, mue par des intérêts intellectuels communs, la confiance et le respect. Comme la plupart des émigrés politiques, je prenais mes repas à la cantine des Lépéchinski où il y avait foule du matin au soir. En réalité c'était un vrai club bolchévik. On y venait pour rencontrer des camarades, se communiquer les nouvelles, discuter, faire une partie d'échecs, écouter un rapport. Les camarades arrivés de Russie se rendaient en premier lieu à la cantine des Lépéchinski. Il y avait là un piano de

2 Bientôt après la scission en bolchéviks et menchéviks, survenue au IIe Congrès du parti, l'*Iskra* (premier journal illégal des marxistes révolutionnaires pour toute la Russie, dont Lénine était le fondateur et le dirigeant) tomba aux mains de menchéviks et à partir du numéro 52 (19.X.1903) devint leur organe. Par la suite, c'est le journal *Vpériod*, publié à Genève de janvier à mai 1905 (18 numéros en tout) qui devint l'organe des bolcheviks.

location et le soir nous écoutions souvent chanter [S. Goussev](#), [P. Krassikov](#) jouer du violon. Je les accompagnais au piano et parfois j'exécutais même un morceau. Vladimir Ilitch y venait lui aussi. Goussev, un des bolchéviks les plus actifs, délégué au IIe Congrès du parti, était un excellent musicien et possédait une belle voix de baryton. C'est avec plaisir que Lénine l'écoutait chanter des romances de Dargomyjski, Rubinstein, Tchaïkovski.

Parmi les œuvres que j'exécutais, Lénine aimait surtout la *Sonate Pathétique* de Beethoven. Une fois, après l'avoir écoutée, il s'approcha de moi et me dit : « *Il vous faut travailler le piano.* » Ses paroles me frappèrent. « *C'est donc possible* », songeais-je. Encore toute jeune, j'avais lu chez [Pissarev](#), dont j'appréciais énormément l'œuvre : « *Une société où l'on s'occupe d'art alors qu'il subsiste encore ne fût-ce qu'un seul analphabète, ressemble à un sauvage qui va tout nu, mais porte des anneaux d'or aux bras* » (je cite de mémoire). Cette phrase m'avait produit une impression indicible, et m'avait incité à quitter le Conservatoire où je venais de passer avec mention honorable au cours supérieur, pour m'inscrire aux Cours Bestoujev³. Et voilà que Lénine en personne déclarait : « *Il vous faut travailler le piano...* » Mais ce n'est que dix ans plus tard qu'il me fut possible de reprendre mes études musicales.

Krassikov exécutait très joliment des petites pièces pour violon comme la *Sérénade* de Braga et la *Cavatine* de Raff. Il était arrivé à Genève fin juin, après des arrestations massives effectuées à Moscou, ayant évité de justesse d'être pris. Je le rencontrai comme il revenait de la gare en compagnie de P. Lépéchiniski, portant une petite valise et un étui à violon. Un révolutionnaire professionnel, échappé aux griffes des mouchards et des gendarmes et qui passait clandestinement la frontière son violon à la main, – cela me parut tout à fait extraordinaire ! Krassikov conta maintes choses intéressantes sur le IIe Congrès du parti auquel il avait été délégué, sur le travail en Russie, sur la Sibérie, son pays natal. Il polémisait non sans succès avec les menchéviks, savait dépister leurs points faibles et leur porter des coups bien ajustés ; il était spirituel, plein d'à-propos et modérément caustique. Ce n'est pas pour rien que les menchéviks le détestaient et qu'un de ses surnoms était « l'Épingle ».

Le soir nous nous attardions parfois au café Landolt où un petit cabinet était réservé aux émigrants russes, avec une sortie séparée donnant sur une ruelle. Attablés devant un bock nous passions la soirée à parler, à discuter ou à jouer aux échecs. Les bolchéviks étaient les seuls à fréquenter ce café, du moins je n'y ai jamais rencontré de menchéviks. La plupart du temps c'étaient moi et Goussev qui jouions aux échecs, tandis que Krassikov assistait en qualité de « supporter » et nous dérangeait terriblement. Parfois Vladimir Ilitch venait faire une partie. Il nous arrivait, à moi et [Maria Ilinitchna](#), de passer ici une heure ou deux.

Maria Ilinitchna Ouanova était venue à Genève dans la deuxième quinzaine de septembre ou au début d'octobre 1904, peu après avoir été libérée de prison. Des que nous eûmes fait connaissance, nous nous liâmes d'amitié et cette amitié dura jusqu'à la fin de sa vie. En 1905, j'eus souvent l'occasion de la rencontrer à Pétersbourg, lors de notre activité révolutionnaire. Après la Révolution d'Octobre et le transfert du gouvernement à Moscou, Maria Ilinitchna habitait l'appartement de Lénine auquel elle était très attachée et liée d'une grande amitié. En ces années je la voyais quotidiennement. Maria Ilinitchna me racontait combien Lénine était attentif pour elle. Lorsque le temps était humide, il vérifiait si elle avait mis ses caoutchoucs ; s'il la croyait fatiguée, il lui demandait si elle n'était pas « *fatiguée à l'excès* ». Un jour, dans la cour du Kremlin, je rencontrai Vladimir Ilitch qui se promenait avec Maria Ilinitchna. Nous nous mîmes à jouer avec elle aux boules de neige jusqu'à ce qu'elle eût son col rempli de neige. Lénine s'approcha d'elle et le secoua soigneusement pour que la neige ne lui mouille pas le cou. Pendant la maladie de Lénine, Maria Ilinitchna le veilla avec Nadejda Konstantinovna jusqu'à ses derniers instants. Révolutionnaire professionnelle, dévouée corps et âme

3 Les Cours Bestoujev, établissement d'enseignement supérieur pour femmes, fondé par un cercle d'intellectuels progressistes à St-Petersbourg, en 1878, avec facultés d'histoire et de Belles-Lettres, de physique et mathématiques. Portent le nom de leur directeur, l'historien Bestoujev-Rioumine. (N.R.)

au parti, Maria Ilinitchna consacra à l'activité révolutionnaire toutes ses forces et sa vie. Elle se consuma littéralement à ce travail. Au début de juin 1937, elle tomba soudain grièvement malade et mourut le 13 juin sans avoir repris connaissance.

Il nous arrivait souvent de faire, à Maria Ilinitchna et à moi (son nom de guerre était « Ourson »), des promenades à bicyclette dans les environs de Genève ; parfois Vladimir Ilitch se joignait à nous. Un soir nous pédalions tous les trois quelque part dans les environs de la ville à travers champs, dans un étroit sentier bordé de fossés peu profonds : Lénine en tête, moi derrière et Maria Ilinitchna fermant la marche. Le sentier déclinait légèrement. Je venais tout juste d'apprendre à monter à bicyclette et j'ignorais l'existence du frein arrière. Le frein avant s'étant enrayé, je ne pus retenir mon vélo qui rattrapait à toute vitesse Vladimir Ilitch. À mon cri : « *Je vais vous écraser !* », il se retourna rapidement et s'apercevant du danger, il vira dans le fossé. Il eut le temps de sauter bas, mais sa bécane tomba dans le creux et se cassa, le guidon était tordu, on ne pouvait continuer la promenade. Vladimir Ilitch n'eut pas un mot de reproche ou de mécontentement à mon égard ; j'étais d'autant plus vexée de n'avoir pas eu la présence d'esprit de lancer mon vélo dans le fossé avant qu'il ne le fasse lui-même. Tout en se moquant gaiement de moi, il nous conduisit vers un banc situé non loin de l'église d'où parvenaient les sons d'un harmonium. Nous restâmes un moment assis à écouter la musique, puis à pied, nos vélos à la main, nous reprîmes le chemin de la ville.

Lénine aimait ces promenades dans les environs qu'il faisait surtout en compagnie de Nadejda Konstantinovna. Elles étaient pour lui un dérivatif à l'ambiance nerveuse et tendue créée par l'aggravation des rapports avec les menchéviks.

Les caricatures de P. Lépéchinski contribuèrent à détendre quelque peu l'atmosphère. Au mois de juin l'*Iskra* menchévique publia l'article de [Martov](#) « *En avant ou en arrière ?* » dirigé contre l'ouvrage de Lénine *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Martov y déclarait que Lénine était mort pour la politique, et avait donné en sous-titre à son article « *En guise d'oraison funèbre* ». En réponse, Lépéchinski dessina une de ses meilleures caricatures « *Comment les souris enterrèrent le chat* ». Le dessinateur avait donné aux souris une ressemblance très accusée avec des menchéviks en vue : Martov, [Dan](#), [Potressov](#), etc. Le texte était une adaptation réussie de la fin de la fable de Joukovski *la Guerre des Souris et des Grenouilles*. La caricature avait été largement diffusée à Genève. Certaines phrases du texte circulaient de bouche en bouche, provoquant le rire des bolcheviks et la fureur des menchéviks. Cette caricature tuait les menchéviks par le ridicule, arme mortelle contre laquelle ils étaient impuissants.

Dans l'ambiance tendue d'alors, l'absence d'un journal bolchévik se faisait toujours plus péniblement sentir. En juillet, à la suite de l'arrestation de quelques membres du Comité central, sa composition fut modifiée ; les membres du C.C. restés en liberté adoptèrent une attitude conciliatrice, cooptèrent au C.C. trois autres conciliateurs et publièrent une déclaration (dite « *Déclaration de juillet* », parue dans le n° 72 de l'*Iskra*, le 25 août 1904) où ils préconisaient la réconciliation avec les menchéviks et se prononçaient résolument contre la convocation du III^e Congrès du parti et la propagande en sa faveur. En même temps on écartait Lénine, représentant du C.C. à l'étranger, de la gestion des affaires du C.C. à l'étranger et on lui interdisait de publier quoi que ce soit sans l'approbation de tout le collège du C.C.

On s'attaquait même au bureau d'expédition du P.O.S.D.R. que gérait V. Bontch-Brouévitch. Le C.C. interdisait la diffusion et l'envoi des publications bolchéviques en Russie exigeant que l'on diffuse la littérature menchévique. Les conflits se succédaient. La situation qui s'était créée se répercutait péniblement sur tout le groupe bolchévik de Genève. C'était particulièrement grave pour Lénine, car il comprenait mieux que quiconque que tout cela provoquait l'éparpillement des forces, la désorganisation de tout le travail du parti en Russie, et ceci au moment où la montée du mouvement révolutionnaire dans le pays exigeait du parti le maximum d'efforts.

Pour Lénine et ses compagnons les plus proches il était clair qu'on ne pouvait laisser sans riposte la « Déclaration de juillet » du C.C., déclaration scissionniste. C'est alors qu'on eut l'idée de convoquer une conférence des bolchéviks qui se trouvaient alors à Genève ; elle reçut l'appellation de « Conférence des 22 ». On y examina et adopta l'appel « *Au Parti* », rédigé par Lénine et tout pénétré de cette foi ardente dans la force du parti, si caractéristique pour Lénine, la foi que le parti saurait surmonter cette grave crise et s'engager malgré tout dans une voie juste.

La conférence se tint en banlieue, quelque part dans les environs de Genève, j'ai oublié dans quel local, mais c'était au premier, dans une salle assez vaste. Il m'est impossible de rétablir de mémoire les noms de tous ceux qui y assistaient. Dans l'été de 1904, j'avais rencontré à Genève beaucoup de bolchéviks, militants clandestins, dont [Lounatcharski](#), [Bogdanov](#), [Malinine](#), [Vorovski](#), [Karpinski](#), les Iline, les Pervoukhine et d'autres. Je ne peux dire au juste qui d'entre eux était déjà à Genève lors de la conférence et y assista, mais je me souviens très bien que Vladimir Ilitch, Nadejda Konstantinovna, V. Bontch-Brouévitch, M. Vélitchkina, les Lépéchine, les Liadov, les Pervoukhine, P. Krassikov, S. Goussev, Lisa Knouniantz y étaient.

L'appel « *Au Parti* » expliquait la nécessité de convoquer immédiatement le IIIe Congrès du parti, unique moyen de sortir de la crise, et invitait les organisations du parti à lutter pour le Congrès. L'appel joua un rôle primordial dans l'activité des Comités bolchéviks du parti en Russie, leur fournit une arme de combat, un programme de lutte pour le IIIe Congrès. En octobre, sur l'initiative de Lénine, fut fondé en Russie le Bureau des Comités de la majorité ⁴ qui devait lutter pour le IIIe Congrès.

L'idée de la publication d'un journal bolchévik accaparait toujours davantage Lénine et ses intimes. Les Éditions bolchéviques (« *Editions V. Bontch-Brouévitch et N. Lénine* ») firent paraître une série de brochures écrites par Lénine, [Olminski](#), Vorovski, Liadov, Bogdanov, etc., et qui étaient expédiées en Russie. Mais cela était manifestement insuffisant. Il fallait un périodique imprimé donnant les directives, étroitement lié aux organisations du parti, réagissant vivement aux événements de la vie révolutionnaire en Russie.

Le surmenage nerveux contraignit Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna à quitter Genève pour aller se reposer. De la mi-juillet jusqu'à la mi-septembre environ ils errèrent à pied dans les montagnes suisses après avoir élu domicile dans un village situé au bord du lac de Bré. Pendant toute cette période, surtout au mois d'août, Lénine correspondait activement avec les agents du C.C. restés à Genève : V. Bontch-Brouévitch, M. Liadov, P. Lépéchine. Il dirigeait leur travail et recevait par leur entremise le courrier de Russie.

Il semble qu'à cette époque le plan de la publication d'un journal bolchévik avait définitivement mûri dans l'esprit de Lénine. Dans ses souvenirs, Nadejda Konstantinovna écrit qu'elle passa avec Vladimir Ilitch le mois d'août dans un petit village au bord du lac de Bré en compagnie de Bogdanov, Olminski et Pervoukhine. Ils établirent avec Bogdanov le plan du travail littéraire et « *décidèrent de publier leur propre organe à l'étranger et de déployer en Russie la propagande pour le Congrès* » ⁵.

La lettre que m'adressèrent à la fin du mois d'août Lénine et sa femme en est une confirmation indirecte. Vladimir Ilitch me pria d'expédier « *au plus vite (aujourd'hui si possible)* » une lettre « *à tous nos amis en Russie* ». Suivait le texte de cette lettre rédigé de la main de Lénine. « *Je vous en prie, procédez immédiatement au rassemblement de toutes les correspondances et à leur expédition à nos adresses avec l'inscription : pour Lénine. On a aussi un grand besoin d'argent (avec la même annotation).* »

4 Bureau des Comités de la majorité, centre d'organisation des bolchéviks. Il fut fondé pour la préparation et la convocation du IIIe Congrès du parti car les menchéviks s'étant emparés des organismes dirigeants du parti, la lutte s'aggrava au sein de celui-ci.

5 N. Kroupskaïa. *Souvenirs sur Lénine*.

Les événements prennent une tournure grave. La minorité prépare visiblement un coup d'État en vue de s'entendre avec une partie du C.C. Nous nous attendons au pire. Les détails à plus tard. » Lénine répète que cette lettre doit être expédiée immédiatement. Suivaient dix adresses, écrites de la main de Nadejda Konstantinovna, auxquelles il fallait expédier la lettre, puis un post-scriptum de Vladimir Ilitch : « ... et de façon générale à toutes les adresses des amis qui sont sûrs. »⁶ Apparemment, Lénine rassemblait les correspondances qui devaient servir de matériel pour le nouveau journal bolchévik. Le manque d'argent était un obstacle à sa parution. Mais en novembre V. Bontch-Brouévitch réussit à obtenir d'une firme française des crédits pour le papier et l'impression du journal ; Liadov de son côté était parvenu à se procurer une certaine somme pour faire face aux premiers frais. Et à l'avenir on pourrait se faire de l'argent en vendant le journal à l'étranger et en Russie.

Tout cela permettait déjà d'asseoir la publication du journal sur une base pratique, concrète. À cette occasion, au début du mois de décembre 1904, eut lieu à Genève une réunion du groupe bolchévik où fut définitivement arrêtée la publication du nouvel organe et unanimement adoptée son appellation *Vpériod*, ainsi que le texte annonçant sa parution, proposé par Lénine. En outre furent tranchées les questions concernant la rédaction et nommé le comité de rédaction : Lénine, Vorovski, Olminski et Lounatcharski. Une joyeuse animation régnait parmi l'assistance. Enfin, on démarrait du point mort ! J'étais à la réunion et je voyais combien Lénine était ému, et pas lui seulement. Il semblait qu'on s'était débarrassé d'un lourd poids.

L'adoption de l'appel « *Au Parti* » améliora l'état d'esprit des bolchéviks, mais l'atmosphère ne se détendit pas pour autant. Pas une assemblée où les bolchéviks faisaient des rapports ne se passait sans que les menchéviks ne provoquassent du scandale. Je me souviens qu'à une conférence des bolcheviks on en vint presque aux mains. Les menchéviks faisaient obstruction, voulaient s'emparer de la caisse. En quittant la réunion nous étions d'une humeur massacrate ; nous errâmes jusqu'à l'aube avec Krassikov, Goussev et quelques autres camarades par les rues de Genève, énervés au dernier point, indignés et furieux.

La dernière fois que j'entendis Lénine parler en public à Genève ce fut lors de son exposé sur « *La campagne des zemstvos et le plan de l'Iskra* », au café Caserne. Lénine y fit la critique de la lettre de la rédaction de *l'Iskra* aux organisations du parti (« *Aux membres du Parti* »), publiée en novembre 1904, et où les menchéviks échafaudaient tout un plan de campagne politique en vue d'influencer la bourgeoisie libérale, qui optait pour une Constitution. Les menchéviks étaient d'avis qu'on organise des manifestations massives d'ouvriers afin d'encourager la bourgeoisie libérale. Au lieu de manifestations ouvrières présentant des revendications révolutionnaires, ils proposaient de soutenir le mouvement constitutionnel libéral.

Lénine dénonçait les menchéviks comme des suppôts de la bourgeoisie, qui s'efforçaient de lui soumettre le prolétariat et qui, dans leur zèle à la servir, allaient même jusqu'à exiger que « soit affaiblie l'ardeur du prolétariat ». Non pas un accord avec les libéraux, mais une pression des masses sur le gouvernement – c'est ainsi que Lénine déterminait les tâches urgentes de la lutte du prolétariat. La vie confirma bientôt la justesse de ses directives.

Dans la révolution de 1905-1907 la bourgeoisie libérale se manifesta comme une force contre-révolutionnaire. Lénine lut son exposé avec beaucoup d'entrain, il hâcha les menchéviks, comme nous nous exprimions, « en petits morceaux ». Ces derniers étaient fous de rage. L'exposé fut publié en brochure et expédié en Russie.

Enfin, à notre joie générale, le 4 janvier 1905 parut le premier numéro du journal *Vpériod*. Je le reçus lorsque j'étais déjà à Paris.

6 *Recueil Lénine XV*, pp. 120-121.

En décembre 1904 Krassikov avait été envoyé par Lénine à Paris afin d'y renforcer le groupe bolchévik en qualité de secrétaire. Deux semaines plus tard je partis à mon tour. Au début, Paris me produisit une impression prodigieuse. La ville immense avec son intense vie des rues, ses nombreux monuments historiques, ses musées, le Louvre, le Luxembourg, les expositions de peinture et de sculpture au Salon... Tout était nouveau et d'un intérêt palpitant. Mais bientôt ces premières impressions s'effacèrent et dans l'immense cité populeuse je me sentis seule et triste. La colonie d'émigrés russes était peu nombreuse. Parmi les camarades aînés il y avait Filatov qui habitait ici depuis de longues années ; parmi les jeunes je me souviens des camarades Béra, Inber, Nadia Chévélina, Rachel Rivline.

Ici la lutte dans le domaine de l'organisation était moins tendue qu'à Genève et on rencontrait moins souvent les menchéviks. Mais on ne percevait pas, comme à Genève les pulsations de la vie révolutionnaire russe ; Lénine n'y était pas, vers qui convergeaient les fils des organisations du parti de Russie.

La liaison avec Genève était maintenue surtout par la correspondance avec Maria Ilinitchna. Elle écrivait de longues lettres, communiquait les nouvelles reçues de Russie et nous informait de ce qui se passait à Genève, nous envoyait des publications, notamment les brochures parues aux Éditions bolchéviques de Genève, et aussi le journal *Vpériod* pour le groupe parisien et pour l'expédition en Russie « sous enveloppe ». De temps à autre, un camarade arrivait de Genève apportant de la littérature et des reproductions de tableaux où étaient habilement dissimulées les publications bolchéviques qui devaient être expédiées en Russie par la poste. À l'époque, ces publications étaient imprimées sur du papier très fin, presque du papier pelure, ce qui facilitait beaucoup leur envoi, Vorovski, Bontch-Brouévitch, Lounatcharski, [Essen](#) (« le Baron » et son frère « le Boer ») ainsi que d'autres venaient à Paris.

Dans une lettre qu'elle m'écrivit de Genève, en janvier ou février 1905, Maria Ilinitchna me communiquait que dans certaines organisations de Russie la situation était mauvaise et exprimait l'espoir que le *Vpériod* modifierait cet état de choses. « *Il importe d'envoyer le plus possible de gens en Russie, écrivait-elle, on espère recevoir de l'argent, mais pour le moment on en manque.* »

« Il paraît qu'à Pétersbourg 17 menchéviks sont « tombés ». À Odessa ça ne marche pas mal, maintenant que l'oncle (L. [Knipovitch](#). – L.F.) est là-bas. Environ 14 menchéviks y sont arrivés... L'oncle a organisé un groupe d'agitateurs de 8 personnes : 4 menchéviks et 4 bolchéviks, mais il semble que les choses vont tourner de telle façon, que des comités séparés de bolcheviks et de menchéviks se formeront bientôt partout, par voie de scission.

Parmi les nouvelles locales : Martov a fait une conférence à Genève sur le libéralisme et le socialisme. Conférence pitoyable et vide de contenu, comme pour des écoliers de première année. Toute polémique en avait été soigneusement éliminée et le rapporteur ne souffla mot des nouveaux plans de la nouvelle Iskra, de sorte que Voïnov (Lounatcharski – L.F.) qui voulait prendre la parole ne put le faire malgré tout son désir, car il n'y avait pas à quoi objecter... Les nôtres ont organisé une série de cercles : d'organisation, d'agitation, de propagande technique. La chose va bon train, on rédige les procès-verbaux des séances. Pour le moment c'est intéressant et instructif. J'ignore ce qu'il en sera par la suite...

Maria Ilinitchna exprimait l'espoir que nous organiserons convenablement l'envoi des publications sous enveloppe. « *C'est très important, d'autant plus que dans les autres colonies les choses vont mal à cet égard. Leipzig, sur lequel on fondait de grands espoirs, expédie surtout l'Iskra (!!). Londres ne donne pas signe de vie, etc.* »

Ensuite Maria Ilinitchna demandait de lui communiquer toutes les adresses auxquelles nous expédions les publications bolchéviques de Paris et, si nous le notions, ce que nous envoyions à chaque adresse, promettait de nous faire parvenir de nouvelles adresses « *mais il est très important qu'elles soient utilisées...* »

Les expéditions sous enveloppe ou banderole, même d'une ville aussi grande que Paris, devaient se faire par petites doses, un ou deux paquets par jour, afin d'éviter la saisie à la frontière. Aujourd'hui on se représente difficilement l'importance qu'avait l'envoi systématique, quotidien des « enveloppes », et, par suite, la réception en Russie des derniers numéros de l'organe dirigeant du parti, contenant les articles de Lénine. Cette « expédition en petit » constituait un secteur important de notre activité à Paris. Nous nous en acquittions consciencieusement. Nous organisions aussi des soirées avec buvette dans le but de collecter de l'argent pour la caisse du parti, des conférences avec entrée payante, etc.

Les événements du 9 Janvier⁷ mirent en émoi toute la colonie d'émigrés. Nous attendions avec impatience les nouvelles de Russie. Des nuits entières nous errions en groupe sur les Grands Boulevards éclairés comme de jour. De temps à autre nous entrions à la rédaction d'un journal pour y attendre les télégrammes de là-bas. Il semblait impossible de quitter les camarades, de rester tranquillement chez soi ou de dormir. On se sentait encore plus attiré vers la Russie, mais le départ était impossible.

Quelques jours après, nous assistâmes à un meeting dans la Grande salle du Trocadéro où Jaurès prononça un discours consacré aux événements du 9 Janvier. La salle, qui pouvait contenir jusqu'à 10 000 personnes, était pleine à craquer. Jaurès arpentait la tribune en courant presque, il parlait dans la manière des orateurs français, avec beaucoup de pathétique et en déclamant, chose inhabituelle pour l'oreille russe. Mais son discours enflammé électrisa l'auditoire et lorsqu'il eut terminé, la salle entière scanda pendant quelques minutes avec enthousiasme : « *Assassin Nicolas ! Assassin Nicolas !* » Cela produisait une très forte impression, mais en sortant du Trocadéro, nous vîmes la police montée devant l'entrée. La Constitution française admet les discours révolutionnaires et le chahut dans les locaux fermés, mais dans la rue on est tenu de se conduire décemment... Et paisiblement, sans hâte, la foule sortait et se dispersait, chacun allant de son côté.

Pendant plusieurs jours nous fîmes la quête aux soirées et aux concerts pour les victimes du 9 Janvier. Les Français et les Françaises donnaient volontiers de l'argent.

Avec la parution et la diffusion du *Vpériod*, les positions des bolcheviks en Russie se renforçaient de plus en plus. Les comités de province commençaient à voir clair dans les divergences idéologiques entre bolcheviks et menchéviks, divergences que les menchéviks s'efforçaient d'estomper par des chicanes dénuées de principes, en désorganisant et désinformant les comités russes. Les menchéviks perdaient leurs positions l'une après l'autre. Ils clamaient que le congrès conduirait inévitablement à la scission.

Le 12 mars 1905, le Comité central conciliateur de Russie, tenant compte de la situation dans les organisations russes du parti qui insistaient sur la convocation du congrès, s'entendit avec le Bureau des Comités de la majorité (B.C.M.) et publia avec lui un appel « *Au Parti* » annonçant qu'un accord était intervenu en vue de l'organisation en commun du congrès. Le dernier point de cet accord portait : « *La résolution du Conseil du parti* ⁸ *publiée dans le n° 89 de l'Iskra, contre la convocation du IIIe Congrès du*

7 Le 9 Janvier (ancien style) 1905 le gouvernement tsariste fusilla la paisible manifestation des ouvriers de St-Petersbourg qui allaient remettre une pétition au tsar. Cette journée marqua le début de la première révolution russe.

8 Le Conseil du parti, un des centres dirigeants du P.O.S.D, R. et organisme suprême du parti conformément aux statuts du parti adoptés au IIe Congrès. Il avait pour tâche d'accorder et d'unir l'activité du Comité central et de l'Organe central. En novembre 1903, le Conseil du parti passa aux mains des menchéviks et se prononça contre la majorité du parti qui revendiquait la convocation du IIIe Congrès.

parti, n'est pas admise par le C.C. et le B.C.M. comme motif pour arrêter le travail en vue de l'organisation du congrès. » C'était une victoire morale complète des bolchéviks, le triomphe de l'esprit du parti sur l'esprit de cercle. L'appel du C.C. et du B.C.M. « *Au Parti* » fut imprimé dans le n° 13 du *Vpériod* le 5 avril 1905 et tiré à part. La lettre de Maria Ilinitchna montre comment réagirent à cet appel Lénine et ses plus proches camarades. Elle écrivait :

« Le tiré à part du n° 13 vous a-t-il plu ? C'est une chose vraiment inattendue, n'est-ce pas ? Aurait-on pu s'y attendre ?! Les deux C.C. restants avaient coopté deux conciliateurs et deux menchéviks (très « vilains », suivant un camarade russe). Et néanmoins « la résolution du Conseil, publiée dans le n° 89 de l'« Iskra » n'est pas admise comme motif pour arrêter le travail en vue de l'organisation du congrès ?! » Les nôtres ont été frappés par cette nouvelle. Maintenant le congrès peut avoir les résultats les plus inattendus, tous les comités russes l'accepteront sans doute, et aussi le Conseil, pourrait-il faire autrement ?! Il se trouve dans une situation absolument idiote, mais il est peu probable qu'il consente à capituler sans lutte, il lui faudra sans doute s'excommunier en premier lieu lui-même du parti, comme il en menaçait ceux qui avaient osé accepter le congrès. Les menchéviks ont une mine piteuse, les uns disent : « Oui, vous avez vaincu », les autres déclarent franchement : « Bon, nous trouverons bien quelque chose. » Les aînés se taisent pour le moment.

Les nôtres sont dans un état d'agitation extrême, ils ont abandonné toutes leurs occupations et ne font qu'émettre des pronostics sur ce qui va se produire. Ilitch était complètement « enragé » (tiré du texte pour la caricature de Lépéchiniski « Comment les souris enterrèrent le chat »-L.F.). Les premiers temps il riait à longueur de journées, émoustillait tout le monde, il y a longtemps que je ne l'avais vu comme ça. Sans doute que les comités « du marais » formeront quand même la majorité, bien des choses dépendront de la composition des délégués et Allah seul sait ce que nous réserve le destin... »

Lénine préparait très activement le congrès, il s'en occupa surtout pendant mars et avril 1905. Il prenait la parole à Genève sur les questions de la préparation du IIIe Congrès, écrivait des articles dans *Vpériod*, rédigeait les résolutions du congrès, expédiait des lettres aux comités du parti en Russie sur la présentation des candidats au congrès, proposant d'y inviter aussi bien les comités menchéviks que bolchéviks, prenait part à Genève aux séances du Bureau d'organisation pour la convocation du IIIe Congrès. En même temps il étudiait et méditait la technique du combat des rues, car la révolution populaire montait en Russie.

Le 5 avril, Lénine écrit à Krassikov, à Paris. Celui-ci, avant de se rendre au congrès en tant que délégué des comités des organisations à l'étranger, devait aller à Liège pour y parler de la préparation du congrès. Lénine lui conseille de « *prendre un billet circulaire pour 45 jours Paris-Liège-etc.-Paris* » et lui trace la ligne de conduite l'égard des délégués : « *Notre ligne à l'égard des délégués doit être essentiellement pacifique. Nous « n'avons rien à perdre, mais (en cas de victoire) nous avons tout à gagner* », c'est le contraire chez l'adversaire. »⁹

Le 25 avril, Lénine part pour Londres, au IIIe Congrès du parti, muni de mandats avec voix délibérative des comités de Koursk et d'Odessa¹⁰ ; Nadejda Konstantinovna s'y rendait elle aussi comme déléguée avec voix consultative.

Au printemps de 1905, probablement lors du séjour de Lénine et de Kroupskaïa à Londres, Maria Ilinitchna vint à Paris. Je ne me souviens plus du but de son voyage ni combien de temps elle resta dans

⁹ *Recueil Lénine XVI*, p. 88.

¹⁰ Le comité de Koursk avait envoyé un mandat à Lénine pour le cas où le délégué de l'organisation de Koursk n'aurait pu (pour des raisons ne dépendant pas de lui) se rendre au congrès. Mais le cas ne s'étant pas produit, Lénine ne représentait que le comité d'Odessa.

cette ville. Je me souviens seulement de nos fréquentes promenades au cimetière du Père Lachaise où nous restions longuement assises sur le tertre, face au Mur des Fédérés contre lequel, en 1871, les Versaillais fusillèrent plus de 1 500 ouvriers parisiens, derniers défenseurs de la Commune. Nous nous faisons mutuellement part de nos pensées les plus intimes et de nos projets de travail. Maria Ilinitchna me parlait beaucoup de son frère.

De retour à Genève, Lénine fit un exposé directif sur le IIIe Congrès du parti et sur la conférence des menchéviks¹¹, exposé destiné à la colonie bolchévique et aux agents qu'on envoyait faire des rapports dans les diverses colonies d'émigrés.

Au début de juin, Lénine vint à Paris. Il m'adressa auparavant la lettre suivante :

« Je viens de vous envoyer un télégramme. À toutes fins utiles je vous explique de quoi il s'agit. J'ai été appelé à Paris pour affaires. Je ne veux absolument pas que mon voyage ne serve qu'à cela, mais je tiens à faire une conférence. Sujet : « Le IIIe Congrès et ses décisions. » Contenu : examen parallèle de nos décisions et de celles des menchéviks : ils viennent juste de faire paraître une information sur leur conférence et j'en ferai l'analyse. C'est seulement mardi que je peux faire cette conférence (j'arriverai lundi, mais ma soirée sera prise) et il me faut absolument la terminer en une seule journée. Si possible, louez la plus grande salle (là où j'ai parlé contre Strouvé, – Filatov et les autres savent) et avertissez le plus grand nombre possible de personnes. Si vous ne m'avez pas encore télégraphié une réponse précise, faites-le demain pour que je sache exactement si vous avez loué une salle. Vous aurez peut-être même le temps de m'écrire par lettre express (de manière que je la reçoive au plus tard dimanche matin), mais si vous avez quelque chose d'important à me communiquer, télégraphiez sans faute.

Aujourd'hui je fais ici un exposé sur le même sujet. Tournez s'il vous plaît !¹² Je vous serre la main.

Votre Lénine

Si d'aventure il se trouvait qu'on ne peut pas faire la conférence, il se peut que je ne vienne pas du tout. Aussi répondez sans faute. »¹³

La salle fut louée et la conférence eut lieu. J'ignore pour quelles affaires, à part la conférence sur le IIIe Congrès, était venu Lénine. Cette fois il resta à Paris trois jours, au moins. Il passa deux soirées libres au théâtre. La première fois, sur le conseil du camarade Filatov qui connaissait très bien Paris, il alla au Grand Opéra, mais il s'y ennuya. Le lendemain, Lénine se rendit aux Folies Bergères. Nous l'accompagnions, moi et Krassikov. On jouait des petites scènes d'un genre frivole. Je me souviens de l'une d'elles : « *Les jambes de Paris*. » Le rideau baissé au niveau des genoux laissait apercevoir les jambes de personnes de différentes professions qui défilaient sur la scène : un ouvrier, un allumeur, une grisette, un prêtre, un agent de police, un boutiquier, un dandy, etc. Les jambes étaient si typiques qu'il était difficile de ne pas deviner à qui elles appartenaient, tellement le personnage se dessinait nettement. C'était très drôle. Vladimir Ilitch riait gaiement comme lui seul savait rire et passa très bien cette soirée-là.

Bientôt après le départ de Lénine, Krassikov fut envoyé en tournée dans les différentes colonies d'émigration à l'étranger pour y faire des rapports sur le IIIe Congrès et la conférence des menchéviks. Quant à moi, je partis pour Genève dans l'intention de rentrer prochainement en Russie. En effet, je

11 Il s'agit de la conférence de Genève que les menchéviks convoquèrent après avoir refusé de prendre part aux travaux du IIIe Congrès.

12 En français dans le texte.

13 V. Lénine, *Œuvres*, t. 36, p. 137, Éditions Sociales, Paris, Éditions en langues étrangères, Moscou 1959.

reçus bientôt un passeport au nom de Sarra Ioudkovna Derbarindiker, habitant Nikolaïev. Ce passeport étant périmé de cinq ans, il m'aurait fallu payer une grosse somme à la frontière. Mais les camarades me conseillèrent d'indiquer la première adresse venue à Nikolaïev en promettant de payer des mon arrivée, lorsque j'irai échanger mon passeport pour me faire immatriculer.

En juillet 1905 je partis pour la Russie via Berlin, en emportant un certain nombre de publications illégales. À la frontière je vécus quelques instants désagréables : « Que va-t-il advenir ? Mon passeport me jouera peut-être un mauvais tour ? » Mais tout se passa sans incident, et en juillet 1905 je débarquai à Pétersbourg, alors en pleine effervescence révolutionnaire.

* * *